

JAN KORTAS (GDAŃSK)

L'ASSIMILATION MORPHOLOGIQUE DES NOMS ESPAGNOLS EN -O ET -A DANS LA LANGUE FRANÇAISE

The aim of this paper is to analyse linguistic and extralinguistic factors which determine two essential types of the morphological assimilation of Spanish nouns ending in *-o* and *-a* in French. The first phase of this diachronic process (until the XVIIth century) is generally characterized by the disappearance of both final vowels indicating in Spanish the opposition: masculine / feminine gender (*un tabaco* > *un tabac*, *una guitarra* > *une guitare*), or the assimilation to a native morphological paradigm arising as a result of the morpho-phonetic evolution which took place in the period of transition between Gallo-Roman and old French (*servo* > *serf*, *reina* > *reine*). In the second phase (from the XVIIIth century), owing to the foreignization of the French vocabulary, the Spanish nouns ending in *-o*, *-a* are oftenest borrowed intact (*caudillo* > *caudillo*, *muleta* > *muleta*).

Le présent article a pour but d'étudier les facteurs linguistiques et extralinguistiques qui déterminent deux types divergents d'assimilation morphologique en français des noms espagnols en *-o* et *-a* (amuïssement vs maintien d'une voyelle finale : *avocado* > *avocat* / *zapateado* > *zapatéado* ; *flotilla* > *flotille* / *tortilla* > *tortilla*).

1. L'EPOQUE DE LA FRANCISATION

En règle générale, les emprunts sont en quelque sorte des formes hybrides, car ils combinent l'allogénéité lexématique (une racine plus ou moins intacte d'origine étrangère) et l'indigénéité morphématique, ou l'assimilation aux systèmes flexionnel et dérivationnel de la langue emprunteuse. Ainsi, les hellénismes nominaux en latin prennent les formes casuelles de la langue latine (*thesauros* > *thesaurus*), les anglicismes verbaux en français adoptent le flexif *-er* (*to mix* > *mixer*), de nombreux emprunts en polonais s'emploient avec des morphèmes autochtones à fonction flexionnelle et dérivationnelle (*baguette* > *bagietka*), etc.

Ce mécanisme d'intégration grammaticale des emprunts permet d'expliquer les formes francisées des hispanismes dépourvus de *-o* et *-a* finals (type *avocado* > *avocat*, *flotilla* > *flotille*). Il remonte à l'ancien français où se creuse un écart

entre le domaine gallo-roman et le domaine hispano-roman, en ce qui concerne la détermination du genre au moyen des finales vocaliques. Contrairement au vieux castillan où les *-o* et *-a* posttoniques se maintiennent, en indiquant, comme en latin vulgaire, principalement le genre naturel (*amigo*, msc. / *amiga*, fém.) et secondairement le genre conventionnel (*Toledo* / *Granada*), la même opposition qui existe en gallo-roman (*servo* / *reina*) s'estompe vers la fin de cette époque à la suite de l'affaiblissement ou de la chute des voyelles en position finale (VI^e-VIII^e s.) : *servo* > *serf* (le masculin : l'indice zéro) / *reina* > *reine* (le féminin : l'e caduc). C'est donc à ce nouveau paradigme morpho-phonétique que s'assimilent tout naturellement pendant cette période les premiers noms en *-o* et *-a* empruntés à l'espagnol (ou plutôt au vieux castillan) que sont des exonymes, c'est-à-dire les formes francisées, consacrées par l'usage, des toponymes ibériques les plus connus. Ainsi, dans *Toledo* ou *Castilla*, les éléments lexématiques en position prétonique et tonique conservent leur forme allogène, alors que les changements n'affectent que l'indice grammatical posttonique, phonétiquement faible. Dans le premier exonyme un *e* d'appui se substitue à la marque zéro du masculin pour conserver la prononciation de la dentale en position finale. Les deux nouvelles formes, avant de passer à *Tolède*, *Castille*, ont dû conserver pendant quelque temps l'orthographe romane traditionnelle, notamment le nom *Castilla*, qui n'a sans doute apparu en ancien français qu'après le IX^e siècle, les premières attestations de ce toponyme en vieux castillan datant de cette période (cf. l'orthographe *cosa*, 'chose' dans les *Serments de Strasbourg* qui remontent à la même époque). Une francisation poussée du toponyme *Cordoue* (au lieu de **Cordobe* ou **Cordove*) s'explique par une fréquence d'emploi accrue en gallo-roman et en ancien français du nom d'une ville qui était un centre politique et culturel dans la péninsule ibérique.

La majeure partie des toponymes espagnols en *-o*, *-a* sont en français des endonymes, ou des formes autochtones. Seuls les noms de provinces et de villes qui présentent une longue et riche tradition historique assimilent, depuis l'ancien français, leurs voyelles finales au paradigme gallo-roman correspondant (*Tolède*, mais *Pego* ; *Barcelone*, mais *Badalona* ; *Grenade*, mais *Ponferrada* ; *Valence*, *Numance*, mais *Palencia*, *Plasencia* ; *Saragosse*, mais *Tortosa*, etc.). Le maintien des *-o* et *-a* finals dans les noms communs empruntés à l'espagnol ne se généralisera qu'au XVIII^e siècle.

Les premiers noms communs en *-o* et *-a* empruntés par l'ancien français au vieux castillan suivent de près le schéma d'assimilation décrit plus haut (une racine allogène plus ou moins intacte et la réduction du paradigme synthétique de genre *-o* / *-a* à \emptyset / *-e*). Voyons, à titre d'exemple, l'évolution du nom *guitare* qui avait d'abord en ancien français la forme *quitarre* (1275), du vieux castillan *quitarra*. *Quitarra* s'est transformé par la suite en *guitarra* au début du moyen castillan et sous ce nouvel aspect a été emprunté une fois encore par le moyen français (*guitarre*, XIV^e s.).

C'est aussi au XIII^e siècle qu'a été emprunté au moyen castillan le nom *genette* (issu de l'arabe *djerneit*). Les dictionnaires donnent généralement comme étymologie de ce mot la forme moderne *jineta* (au lieu de *djeneta*, avec une affriquée prépalatale à l'initiale), ce qui n'est pas conforme à l'évolution de la consonne initiale dans ce nom, la prépalatale fricative dans *genette* ne pouvant provenir de la vélaire fricative, notée *j*, qui n'a apparu qu'en espagnol moderne (XVI^e s.).

Ce type d'assimilation où un hispanisme à finale réduite (-o > \emptyset ou un -e d'appui ; -a > -e) conserve le même genre que dans la langue prêteuse, prédomine jusqu'à la fin du XVII^e siècle malgré l'apparition au XVI^e siècle d'un modèle concurrent en -o, -a, comme *dorado* (*eldorado* depuis le XVII^e siècle). L'intégration morphologique connaît souvent une étape intermédiaire où un emprunt conserve pendant quelque temps le -o ou le -a finals, notamment dans la graphie, comme dans le cas de *tabac* : le nom espagnol *tabaco* a d'abord été adopté sous la forme *tabacco* au milieu du XVI^e siècle avant d'être francisé en *tabac* en 1599.

En règle générale, les hispanismes morphologiquement francisés, empruntés surtout aux XVI^e et XVII^e siècles, conservent des racines plus ou moins intactes. Au XVI^e siècle apparaissent entre autres : *casque* (< *casco*), *matamore* (< *Matamoros*, faux brave de la comédie espagnole, proprement 'tueur de Maures'), *hidalgo* (usité jusqu'au XVIII^e siècle avant de reprendre la forme espagnole *hidalgo*), *algarade* (< *algarada*), *azerole* (< *acerola*), *ar(r)obe* (< *arroba*). Des changements phonétiques plus ou moins importants se produisent dans l'assimilation de noms espagnols tels que *faluca* (> *falouque* > *felouque* aujourd'hui) ou *escotilla* (> *escoutille* > *écoutille*).

Au XVII^e siècle, on relève *flotille* (< *flotilla*), *sieste* (< *siesta*), *chacon(n)e* (< *chacóna*), *sarabanda* (< *zarabande*), *alcôve* (< *alcoba*), *séquidille* (< *seguidilla*), ou *séguedille* aujourd'hui, etc.

Les changements phonétiques irréguliers dans certaines racines s'expliquent, entre autres, par différentes influences analogiques. Dans le mot *gilet*, par exemple, issu de *djileco* (*chaleco* en espagnol d'aujourd'hui), le *t* final est dû au croisement de mots vestimentaires, comme *corset* ou *mantelet* ; *camériste* (de *camarista*) a été refait sur la forme italienne *camerista*, etc.

Quelques-uns de ces noms, d'origine non-romane (arabe dans la plupart des cas), se sont assimilés en espagnol au paradigme de genre -o -a, comme *arroba* (de l'arabe *ar-roub'*) ou *djileco* (du turc *yelek*).

Durant ces deux siècles s'observent les premiers changements du genre dans les hispanismes morphologiquement francisés. Le phénomène, qui est rare à l'époque, touchera davantage les emprunts qui ont conservé les -o et -a finals (cf. *infra*).

Ainsi, dans *peccadille* (XVI^e s., du nom masculin *peccadillo* en espagnol), le changement du genre en français semble résulter de la confusion avec le suf-

fixe *-ille* de noms féminins, comme *chenille*. C'était d'abord la forme *peccatile* qui, avant de passer à *une peccadille*, a été en français un nom masculin jusqu'en 1549. Le féminin de *tornade* (XVII^e s., du nom masculin *tornado* en espagnol), est dû sans doute à l'assimilation à de nombreux noms féminins avec le suffixe *-ade*, comme *oeillade*, *galopade*.

Pendant la même période, le français emprunte par l'intermédiaire de l'espagnol les premiers xénismes en *-o* et *-a* d'origine indo-américaine, qui évoquent les réalités exotiques du Nouveau Monde récemment découvert. Ces mots subissent l'intégration morphologique d'après le modèle préexistant : *avocado* > *avocat*, *tabaco* > *tabac*, *guayaco* > *gaiac*, *iguano* > *iguane*, *tomata* > *tomate*, *patata* > *patate*, *pita* > *pite*, *sábana* > *savane*, *piragua* > *pirague* (XVI^e s.) > *pirogue* (XVII^e s.), *vicuña* > *vigogne*, etc.

Certains d'entre eux sont d'abord assimilés morphologiquement en espagnol par l'ajout des indices de genre (le *-o* masculin et le *-a* féminin), avant d'être repris par le français. Ainsi : *tomatl* (aztèque, genre \emptyset) > *una tomata* > *une tomate*.

2. L'EPOQUE DE LA XENISATION

A la suite des grandes découvertes géographiques s'accroît depuis le XVI^e siècle une tendance à l'exotisation du lexique, phénomène qui prend de l'ampleur surtout aux XVIII^e et XIX^e siècles, lorsque l'exotisme est à la mode : « voyageurs, missionnaires, philosophes, romanciers – fait remarquer F. Brunot (VI, 1240-1241) – en répandent à l'envi le goût et le vocabulaire. [...] les mots du vaste monde s'offrent en foule à la curiosité du public ». Les Européens empruntent des mots exotiques non seulement aux langues indo-américaines, mais aussi aux parlers d'Afrique noire, d'Asie et d'Australie. Parmi ces xénismes empruntés par le français soit directement aux langues exotiques, soit par l'entremise d'une langue autre que l'espagnol (l'anglais, par exemple), apparaissent également des noms terminés par des voyelles, dont *-o* et *-a* (*saké*, *kaki*, *koala*, etc.), senties comme parties intégrantes de racines étrangères qui doivent rester intactes. Un des premiers xénismes de ce type est *kimono* (XVII^e s.), mot emprunté au japonais.

Le maintien d'une voyelle finale dans les xénismes entraîne tout naturellement des changements importants au niveau de l'accentuation. Conformément au caractère oxytonique du français, dans le cas d'un emprunt non oxytonique l'accent se déplace sur la voyelle finale (*kimono* > *kimono*), ce qui est contraire à l'assimilation traditionnelle décrite plus haut où, à la suite de l'amuïssement des *-o* et *-a* en position finale, l'accent frappe ordinairement les syllabes correspondantes de l'emprunt et de son étymon (*tomata* > *tomate*).

Cette xénisation formelle se répand également, pendant les XVI^e et XVII^e siècles, sur les hispanismes en *-o* et *-a*, notamment ceux dont l'exotisme se manifeste tant par leur forme sonore (par exemple des diphtongues ou hiatus étrangers au phonétisme français, comme *yu* ou *ao*) que par leur signification. Ainsi, des xénismes tels que *yucca*, *guano*, *cacao*, noms d'origine araouak, quetchoua et nahuatl, sont empruntés à l'espagnol au XVI^e siècle sans subir le moindre changement. Depuis la même période, selon le schéma analogue s'intègrent aussi en français certains xénismes qui évoquent des réalités espagnoles ou exotiques, et dont la base lexicale est d'origine romane (XVI^e s. : *dorado* ; XVII^e s. : *posada*, type d'auberge espagnole).

Ces deux siècles sont donc une période de transition où il existe une concurrence entre les deux types morphologiques des hispanismes. Parfois, un même emprunt, originellement francisé, se réhispanise par la suite, tendance qui se généralisera à partir du XVIII^e siècle. Ainsi, le nom *sambenito* s'assimile au XVI^e siècle au schéma traditionnel (*santbéni* chez d'Aubigné), avant de passer à *sambenito* (XVII^e s.)

Parmi d'autres facteurs qui contribuent à maintenir les *-o* et *-a* finals dans les hispanismes en français, notons surtout :

- Des xénismes à finale accentuée en espagnol, comme dans le cas de *abacá*, nom pris au tagal où beaucoup de noms sont des oxytons.
- Le souci d'éviter des confusions homonymiques. Ainsi, à la suite d'une chute hypothétique des *-o* ou *-a* finals, on aurait abouti à : *coca* > **coque*, *llama* > **lame*, *tortilla* > **tortille*, *dorado* (= *eldorado* au XVI^e siècle) > **dorade*, etc.
- Des confusions de genre dans les xénismes terminés en *-a* et empruntés par l'espagnol aux langues non indo-européennes : *la llama*, *la coca*, mais *el puma*, *el abacá*. Le *-a* final cesse donc d'être senti comme indice de féminin. Par conséquent, l'application du genre aux hispanismes de ce type ne se fait plus en français, comme précédemment, selon les critères morpho-phonétiques traditionnels : *-o* > \emptyset (*-e*) pour le masculin et *-a* > *-e* pour le féminin. C'est le masculin qui l'emporte dans ce cas-là en français : *una llama* > *un lama*, *una alpaca* > *un alpaga*, *una coca* > *un coca*, *una yuca* > *un yucca*, etc. Il semble que cette tendance à la masculinisation soit due à plusieurs influences analogiques, par exemple la présence en français de latinismes ou d'italianismes masculins en *-a*. Les noms du type *errata* ont tout logiquement le même genre que leurs équivalents masculins en *-um* (*erratum*).

C'est surtout depuis le XVIII^e siècle que les formes en *-o* et *-a* (type *braser*, *aviso*) commencent à l'emporter nettement sur les hispanismes morphologiquement francisés. Le penchant à l'exotisme observable à cette époque dans le vocabulaire français se traduit non seulement par un emprunt massif de xénismes qui continuent de venir, par l'intermédiaire de l'espagnol, des langues indo-

américaines notamment (*pampa, alpaga, gaucho*), mais aussi par l'apparition conjointe de nombreux emprunts, souvent à finale vocalique, qui proviennent de tous les coins d'Europe (*képi, dandy, taïga*) et du monde : *tam-tam* (créole), *kaolin* (chinois), *yak* (tibétain, par l'entremise de l'anglais), *khédive* (persan), *kéfir* (langues du Caucase), etc.

Mais c'est en premier lieu l'inspiration hispanique, particulièrement vivante au XIX^e siècle, d'artistes français recherchant la couleur locale et le pittoresque, qui semble favoriser l'apparition de multiples hispanismes en *-o* et *-a* (*armada*), des xénismes dans la plupart des cas, qui évoquent l'architecture arabe, la danse, le chant, les courses de taureaux et tant d'autres lieux communs dans la péninsule ibérique (*flamenco, zapatéado, boléro, torero, aficionado, guerillero, corrida, muleta, malaga...*). Cette vision d'une Espagne exotique s'observe notamment dans les oeuvres littéraires et musicales (Gautier, Bertrand, Ravel), dans lesquelles on relève souvent les premières attestations de xénismes : *patio, banderillero, sierra* (Gautier), *guerilla* (Stendhal), *alhambra* (Hugo), *fandango* (Beaumar-chais), *fantasia* (Delacroix), etc.

La recherche de l'exotisme s'étend jusqu'à la forme des anthroponymes traditionnellement francisés. Gabriel Bonnot de Mably, un philosophe du XVIII^e siècle, se moque de cette nouvelle tendance :

« M. de Voltaire, dont l'exactitude va jusqu'au scrupule, nous avertit que nous estropions le nom de ce sage [Confucius] et qu'il s'appelait *Cong-fut-sée*. Comme si nous n'étions pas libres de faire notre langue à notre fantaisie. [...] Pour prouver qu'il ne sait pas moins l'italien que l'arabe, le turc et le chinois, il se plaît à nommer Christophe Colomb *Colombo* » (*Manière d'écrire l'Histoire*, XII, 476, d'après F. Brunot, VI, 1242).

Pour ce qui est des oeuvres artistiques, il convient surtout d'opposer la francisation des anthroponymes espagnols en *-o* et *-a* observable chez les auteurs classiques au souci de xéniser ces noms chez les auteurs du XIX^e siècle. Il suffit de comparer d'une part le *Cid* de Corneille où presque tous les personnages ont des noms francisés (*don Diègue, don Rodrigue, don Alonse, don Sanche, don Fernand, Chimène, Elvire...*), et d'autre part *Carmen* de Bizet qui fait entrer sur la scène *Escamillo, Le Remendado, Frasquita* ou *Micaëla*.

C'est aussi au XIX^e siècle qu'apparaissent en français la plupart des mots espagnols d'Amérique, comme *tango*, liés principalement aux réalités latino-américaines. Contrairement à la première vague des hispanismes d'origine indo-américaine (XVI^e-XVII^e s.), les xénismes du type *hacienda, tortilla* ou *rodeo* ont des racines espagnoles. *Rancho* est un réemprunt (du français *se ranger*, par l'entremise du verbe espagnol *rancharse*, apparu déjà au XVI^e siècle). Seul le nom *tango* fait naître différentes hypothèses sur son étymologie.

Au XX^e siècle, le français continue de s'assimiler les hispanismes en *-o*, *-a*, nés soit dans la péninsule ibérique (*caudillo*), soit en Amérique (*conga, salsa*). Certains évoquent des réalités espagnoles ou ibéro-américaines (*feria, romeria*,

tapa), d'autres cessent d'être sentis comme des xénismes (*cafeteria, mesa, rumba, macho*).

Depuis le XVIII^e siècle, les formes francisées se font rares et s'expliquent généralement par divers mécanismes analogiques. Le passage de *gitano* à *gitan* (XIX^e s. ; *gitain* au XVII^e siècle) est dû à la confusion avec le suffixe savant *-an* (type *persan, mohométan*) ; la forme *banderille* (et non **banderilla*), parue au XIX^e siècle, s'est assimilée aux noms féminins avec le suffixe *-ille* (type *brindille*), etc.

C'est également depuis le XVIII^e siècle que s'accroît une tendance à réhispaniser des ibérismes anciennement francisés. Ainsi, le nom *hidalgo* a eu jusqu'au XVIII^e siècle la forme *hidalgue*. *Sombrero*, forme rare jusqu'au XIX^e siècle, a eu aux XVI^e et XVII^e siècles des variantes francisées *sombraire* et *sombrère*. F. Brunot, en parlant de la *tonadilla*, utilise la forme *tonadille*, existant en français depuis le XVIII^e siècle.

Pour terminer, signalons que la tendance à la francisation, puis à la xénisation des emprunts espagnols, observable à travers les siècles en français, se manifeste également par différents changements phonétiques et graphiques qui accompagnent les deux grandes étapes morphologiques dont il a été question plus haut (la chute, puis la réapparition des *-o* et *-a* finals, malgré l'usage flottant dans quelques mots plus ou moins récents : *rancho / ranch, sévillana / sévillane*).

Ainsi, les premiers hispanismes dépourvus de *-o* et *-a* en position finale se caractérisent aussi par d'autres traits spécifiques du phonétisme français, par exemple l'apparition de l'*e* muet à l'intérieur de mots (*azerole*) ou celle des palato-alvéolaires fricatives (*chacone*). Aux XVIII^e et XIX^e siècles, sous l'effet de la xénisation, on note surtout le maintien de l'*e*, le plus souvent fermé, parfois ouvert, dans les positions phonétiques où on aurait pu s'attendre à l'*e* muet (cf. un *e* ouvert dans *muleta*, mais un *e* muet dans *haleter*). Quant à l'*e* fermé, on observe une instabilité orthographique : présence ou absence de l'accent aigu. Ainsi, à côté de formes plus francisées au niveau graphique, comme *boléro, pampéro*, on a *banderillero, brasero*. Cette insécurité peut parfois toucher un même mot (*guérillero / guerillero*). Depuis le XX^e siècle, la xénisation graphophonétique devient de plus en plus poussée : l'affriquée *ch* (*macho*), la diphtongue *au* (*caudillo*), la désaccentuation graphique de l'*e* fermé (*feria, cafeteria, romeria*), etc.

REFERENCES

- BOURCIEZ, E. (1967) : *Éléments de linguistique romane*, C. Klincksieck, Paris.
 BRUNOT, F. (1966) : *Histoire de la langue française*, vol. III et VI, A. Colin, Paris.

- BRUNOT, F. (1967) : *Histoire de la langue française*, vol. II, A. Colin, Paris.
- CHAMOIX, M.-N. (2000) : De quelques notions spatiales dans le dialecte nahuatl de la région de Huauchinango (Puebla, Mexique), dans : *Amerindia*, 25, p. 107-135.
- DAUZAT, A., et al. (1964) : *Nouveau dictionnaire étymologique et historique*, Larousse, Paris.
- DEROY, L. (1956) : *L'emprunt linguistique*, Les Belles Lettres, Paris.
- GAUDIN, F. / GUESPIN, L. (2000) : *Initiation à la lexicologie française*, Duculot, Bruxelles.
- GRASS, T. (2006) : La traduction comme appropriation : le cas des toponymes étrangers, dans : *Meta*, vol. 51, n° 4, p. 660-670.
- GREVISSE, M. (1975) : *Le bon usage*, J. Duculot, Gembloux.
- MARCOU, P. (1920) : Cacao, cacahuet ou cacaouète, dans : *Journal de la Société des Américanistes*, vol. 12, n° 12, p. 65-67.
- MASSON, M. (1995) : A propos des variations orthographiques des mots d'origine exotique, dans : *Langue française*, vol. 108, n° 108, p. 66-75.
- ROBERT, P. (1976) : *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*, Le Robert, Paris.
- SAINT-PIERRE, G. (2010) : Curiosités étymologiques au XVII^e siècle : mots espagnols et portugais, et mots exotiques venus d'Amérique [document électronique], dans : *Correspondance*, vol. 15, n° 3, p. 3, <http://www.ccdmd.qc.ca/correspo/Corr15-3/Curiosites.html> [2010.10.03].
- SORBET, P. (2010) : Los indigenismos americanos en la lengua francesa por conducto de la lengua española, dans : *Kwartalnik Neofilologiczny*, XVII, 2, p. 181-187.